à M. Marcel Baudouin
souvenir affectueux
(9) Paul Fabre
Commentry, le 23 7bre 18

UN MÉDECIN NATURALISTE EN PROVINCE

LÉON DUFOUR



UN MÉDECIN NATURALISTE
EN PROVINCE

LÉON DUFOUR

PAR

LE DOCTEUR PAUL FABRE (DE COMMENTRY)

Extrait de la GAZETTE MÉDICALE DE PARIS

PARIS

IMPRIMERIE EDMOND ROUSSET ET C[ie]

7, rue Rochechouart, 7

1888

UN MÉDECIN NATURALISTE EN PROVINCE

LÉON DUFOUR

La culture de la science n'a rien de bien méritoire, même en province. L'étude a tant d'attraits et procure tant de satisfactions qu'il n'est pas absolument nécessaire d'être du nombre des désœuvrés pour se laisser séduire. Mais autre chose est se plaire à se tenir au courant des recherches scientifiques, à savourer le résultat du travail des savants, autre chose est participer d'une façon active et continue aux progrès d'une branche de nos connaissances.

En restreignant notre horizon au monde médical, nous constaterons cependant que, surtout depuis quinze ans, c'est-à-dire depuis que les Facultés de médecine ont en France doublé de nombre, le chiffre des médecins attirés et retenus par le culte de la science pure a pu facilement doubler. Beaucoup de ces amants de la Muse scientifique ont dû trouver un aliment tout préparé dans ces nouveaux foyers que l'on a allumés au Nord, à l'Ouest comme à l'Est de la France. Que ceux-là travaillent, qui, chargés d'enseigner et payés pour cela, n'ont au fond que la seule ressource des études scientifiques pour justifier leurs titres et leur droit à l'existence, n'est-ce pas naturel? Mais là où il y a à admirer un effort vraiment digne d'éloges, c'est quand on rencontre dans une petite ville ignorée et éloignée de tout milieu propice, de tout stimulant, de tout aboutissant, un médecin qui, de par sa situation, obligé de vivre de sa pratique journalière, trouve néanmoins le temps de poursuivre avec activité et ténacité une série d'études n'ayant aucun rapport avec sa vie professionnelle. C'est ce mérite qu'a eu Léon Dufour. Et il l'a eu à un très haut degré, puisqu'il a

pu obtenir honneur et gloire de ses études de botanique et surtout de ses travaux d'entomologie (1).

La vie de Léon Dufour peut donc servir d'exemple. Nous allons tâcher d'en esquisser rapidement le tableau (2).

I. — Années de jeunesse.

Né le 11 avril 1780 à Saint-Sever, en Gascogne, sur les bords de l'Adour; dans ce pays de Chalosse avoisinant les Landes de Gascogne qui devaient donner leur nom au département dans lequel Saint-Sever allait devenir le siège d'une sous-préfecture, Léon Dufour était d'une famille essentiellement médicale. Son père était médecin, son oncle également, son grand oncle maternel, Lavernhe, l'avait été aussi, ainsi que son grand père.

C'était, en effet, son aïeul, Fritz Dufour, qui avait assisté comme chirurgien des armées à la bataille de Malplaquet (1709) et qui se retira dans la petite commune de Crémens, dans le diocèse d'Auch. Fritz Dufour, qui avait eu successivement quatre épouses, n'eut de progéniture qu'avec la dernière. Il mourut en 1763, laissant deux fils qui entrèrent l'un et l'autre dans la carrière médicale.

L'aîné, Charles Dufour, le père de notre héros, malgré la modicité de sa fortune, «poursuivit avec ardeur, persévérance et sagesse, sa vocation innée pour la médecine »; il fit ses premières études à Toulouse, où il eut pour condisciple et ami Antoine Portal (de Gaillac), qui était destiné à devenir une des célébrités médicales de Paris. Après un stage théorique à l'Ecole de Montpellier, où il fut accueilli avec bienveillance par le professeur Bordeu, Charles alla terminer ses études médicales à Paris. A sa rentrée à Saint-Sever, son oncle et bienfaiteur, le docteur Lavernhe, lui céda sa clientèle et le service des établissements publics (couvents, hôpital, école, prisons).

En 1795, lors de l'établissement d'une Ecole centrale à St-Sever,

---

(1) Léon Dufour a publié plus de deux cents mémoires d'histoire naturelle. Un de ses élèves, devenu depuis longtemps un maître, M. Laboulbène, le professeur actuel d'Histoire de la Médecine à la Faculté de Paris, qui est en même temps, on le sait, un entomologiste éminent, a fait paraître en 1865, dans les *Annales de la Société entomologique de France* (4e série, t. V, p. 216 et suiv.), la liste annotée des travaux d'entomologie de Léon Dufour.

(2) D'après son Mémorial : A travers un siècle (1780-1865); *Science et Histoire*, 1 vol. in-8° de 348 pages, avec portrait et vignettes. Paris, 1888, — J. Rothschild, éditeur.

Charles Dufour fut nommé professeur d'histoire naturelle, et il continua son cours jusqu'à la suppression de ces Écoles, en 1801. Atteint d'un catarrhe pulmonaire avec asthme, qui le tourmenta pendant les vingt dernières années de sa vie, il passait bien souvent ses nuits sur un fauteuil. Mais, malgré ses souffrances, il ne cessa jamais, comme l'attestent ses cahiers de pratique, de faire face à toutes les exigences de sa profession. Il mourut vers la fin de janvier 1814, âgé de 76 ans, après quarante-six ans d'exercice de la médecine.

Le frère de Charles, Jean-Marie Dufour, fut le parrain de notre héros ; pauvre comme tous les cadets, il parvint néanmoins, par son intelligence et son activité, à être employé comme chirurgien sur un vaisseau du roi. Pendant un séjour assez prolongé sur la côte du Grand-Bassam, il eut l'occasion de pratiquer l'opération de la cataracte sur un chef des naturels de cette contrée où se faisait le commerce de la poudre d'or ; il réalisa une petite fortune, revint en France auprès de son frère, et abandonna la médecine pour se livrer à l'agriculture. On le désignait sous le nom de Dufour l'Africain.

Léon Dufour voulut être médecin, et pour compléter de caractériser médicalement la famille, ses deux fils se sont faits médecins. L'aîné, Albert, né le 28 septembre 1825, ancien interne des hôpitaux de Paris, exerce la médecine à Saint-Sever ; le cadet, Gustave, né le 12 octobre 1826, ex-médecin en chef de l'hôpital militaire du Gros-Caillou, est aujourd'hui fixé à Saint-Justin (Landes).

Et c'est aux soins de ces deux fils que nous devons le bonheur d'avoir pu lire ce mémorial si intéressant dont nous voulons essayer de présenter un exposé succinct à nos lecteurs.

Les premières études de Léon Dufour se ressentirent naturellement du trouble qu'amena dans les institutions comme dans les esprits la Révolution de 1789. Il avait commencé ses classes de latinité chez les Bénédictins, lorsque ces religieux furent obligés de quitter leur riche couvent. Léon Dufour, dès lors, n'étudia plus qu'à *bâtons rompus*. « Les evènements du jour, nous dit-il, les gazettes de toutes nuances, les publications à son de trompe, les fêtes publiques, les gardes nationales, les folies de toute espèce, un délire de plus en plus effréné, une véritable contagion progressive, gagnèrent tous les rangs, entraînèrent à l'envi grands et petits, nobles et roturiers, artisans et bourgeois. » Les enfants de Saint-Sever (qui, durant cette période, changea de nom et s'appela Montadour) n'échappèrent point à l'entraînement politique.

Ils formèrent deux camps opposés, et Léon Dufour était dans le sien un des plus turbulents, des plus hardis « des *plus habiles à manier le poing, le bâton, les cailloux.* » Qu'il s'agisse de courses de taureaux; de joûtes natatoires, de luttes dans la rue, Léon Dufour se distingue; et lorsque en 93 la guillotine,dressée à Saint-Sever sur la place du Tour-du-Sol, abat en peu de jours les têtes de vingt-deux personnes, notre écolier ne saurait se retenir d'aller voir en compagnie des femmes du peuple « qui étaient en nombre de beaucoup supérieur à celui des hommes » tomber deux têtes. Repas républicains, repas civiques, plantation d'arbre de la Liberté, procession des Déesses de la Raison, Léon Dufour était présent à toutes les cérémonies.

En 1792, un premier collège fut fondé à Saint-Sever dans l'ancien couvent des Jacobins, sous la direction de deux professeurs de Paris envoyés par l'Etat. C'est dans cet établissement, qui prospéra au delà de toutes les espérances, que Léon Dufour continua ses études. En 1795, le gouvernement ayant institué dans chaque département une École centrale, Saint-Sever eut la sienne avec neuf professeurs. La Botanique, la Zoologie, la Minéralogie, étaient professées par le père de Léon Dufour qui traitait aussi de l'Ostéologie humaine. Un joli jardin botanique était annexé à l'École. Les plantes y étaient classées d'après la méthode de Jussieu. Léon Dufour prit goût à la botanique. Les livres de Linné et de Lamark à la main, il étudiait, classait, dénommait les plantes de la région, et à l'âge de vingt ans, poussé par son ardeur pour les études d'histoire naturelle, il avait déjà fait trois voyages aux Pyrénées.

Le premier voyage eut lieu en 1796. Notre écolier escalada le pic du Midi, et explora Saint-Sauveur, Gavarnie, Cauterets et Barèges, où il alla faire visite à Ramond, professeur à l'École centrale de Tarbes, qui était déjà connu pour ses études de géologie, de botanique et d'entomologie. Ramond, qui avait pris ses grades de docteur en médecine et même de docteur en droit, avait été nommé, en 1791, par la ville de Paris, membre de l'Assemblée législative. Il était en quelque sorte exilé dans les Pyrénées, où il recueillait des matériaux pour son *Voyage au Mont-Perdu* et pour d'autres publications, relatives à l'histoire naturelle, qui constituent de vrais modèles de style descriptif et qui devaient lui ouvrir les portes de l'Institut en 1802. Ramond avait d'ailleurs donné, dès sa jeunesse, des preuves d'un grand talent littéraire dans les *Avenures du jeune d'Olban* et dans ses *Elégies alsaciennes.*

L'ardeur, l'intrépidité de Léon Dufour dépassaient souvent les limites de la prudence.

A Bagnères-de-Bigorre, il avait un guide nommé Jacou, petit-fils du guide qui avait accompagné Tournefort dans ses courses botaniques aux Pyrénées. « Arrivés au *puits des Choucas*, nous dit le jeune ascensionniste, j'aperçus sur son limbe intérieur un magnifique échantillon de *muguet verticillé*, dont les fleurs se balançaient sur le gouffre ; je brûlais de le posséder. Je me mis à plat ventre et je rampai jusqu'au bord, tandis que C... me retenait par la jambe ; j'accrochai le muguet et la victoire fut proclamée. Jacou, qui voyait ma manœuvre en frémissant et sans oser élever la voix, de crainte de me troubler, me gronda sévèrement de ma témérité et déclara que jamais il ne m'accompagnerait plus. »

En 1797, Léon Dufour fit son second voyage à pied, herborisant en route et ne se servant d'un cheval que pour le charger de son attirail botanique et de ses bagages.

Enfin, en 1799, il exécuta un troisième voyage, durant lequel il revit Ramond, âgé de près de cinquante ans, et qui, voulant faire une dernière excursion aux Pyrénées, demanda à son jeune visiteur de lui servir de compagnon.

Bien que Léon Dufour se soit extasié devant l'ardeur, l'agilité, l'habileté de Ramond à gravir les roches, il ne lui cédait pas en audace. « Quoique sans bâton, dit-il, et avec un fagot de plantes dans les mains, je le suivais partout, je me précipitais sur ses traces et je conservais mon aplomb. Je me souviendrai toujours qu'étant tous deux assis au bord du lac, où nous dévorions une croûte de pain, il fut saisi d'étonnement à la vue d'un *Ranunculus aquatilis* en pleine floraison au fond de l'eau. Il dissimula faiblement le vif intérêt qu'il attachait à la constatation de ce fait ; je le compris : me déshabiller, plonger, apporter tout triomphant et transi la touffe entière de la plante si convoitée, fut l'affaire de quelques minutes. »

Mais déjà l'étude des végétaux ne suffisait plus à satisfaire l'esprit de Léon Dufour. L'entomologie était venue s'associer à sa sœur la botanique.

C'est à Ramond qu'il dut cette sorte d'initiation à l'entomologie et cela dès son premier voyage aux Pyrénées. Quand Léon Dufour sortait de Luz pour monter à Barèges faire sa visite à Ramond, un insecte, le *Cerambyx alpinus*, vint se poser sur lui ; « je le pris assez négligemment, dit-il, je le traversai d'une épingle et je le piquai sur mon chapeau. Après les compliments

d'usage, Ramond, à la vue de cet insecte, témoigna le désir de l'avoir : je m'empressai de le lui offrir. L'intérêt qu'il manifesta, le soin qu'il mit à le repiquer et à le placer dans une boîte où, pour la première fois, je voyais réunis de nombreux insectes, tout cela me fit une vive et profonde impression. J'étais surpris qu'un savant, que je croyais exclusivement adonné aux hautes considérations géologiques et à l'étude des plantes, attachât une sérieuse importance à ces petits animaux. Les quelques notes instructives dont ce Cerambyx devint l'occasion me donnèrent tellement à réfléchir que, dès ce moment, je me livrai sans relâche à la recherche et à l'étude des insectes, et cet attelage de bestioles, ajoute Dufour, m'a conduit à l'Institut. »

Désormais donc, la botanique trouvait dans le cœur de Dufour une rivale et une rivale qui devait l'emporter.

II. — Les études médicales

Léon Dufour n'avait pas encore vingt ans lorsqu'il quitta sa famille pour aller commencer ses études de médecine. C'était durant l'automne de 1799. Il arrivait à Paris avec un de ses condisciples de l'Ecole centrale de Saint-Sever, avec J. Dufau (de Mont-de-Marsan), fils d'un ami du père Dufour. Ils logèrent ensemble, vivant à frais communs, et ayant déjà des notions suffisantes sur les sciences physiques, chimiques et naturelles, ces sciences que les médecins appellent accessoires, ils purent de suite aborder directement l'étude de la médecine. Léon Dufour dit n'avoir séjourné à Paris que cinq ans et demi. D'après les dates qu'il nous donne dans son journal, ce serait six ans et demi qu'il y aurait passés. Depuis l'automne de 1799 jusqu'au 14 mars 1806, date de la soutenance de sa thèse, cela fait bien six ans et demi. Ces six ans et demi, Dufour les passa à Paris d'une manière continue, c'est-à-dire sans vacances. Et cela se comprend quand on sait qu'il lui avait fallu huit jours pour venir à Paris *en diligence*. Les vacances pour lui consistaient en excursions botaniques, entomologiques ou géologiques dans les environs de Paris (Bondy, Marly, Meudon, Saint-Germain, Villeneuve-Saint-Georges, Longjumeau, etc., etc.) Celle de ses excursions qui semble l'avoir satisfait le plus complètement, c'est un voyage à la forêt de Fontainebleau entrepris avec un ami de Tarbes, et dont il a décrit avec soin et en détail les péripéties (p. 25-30).

Ces promenades scientifiques étaient pour Dufour une préser-

vation hygiénique contre les conditions peu salubres de la scolarité médicale en même temps qu'une récompense bien agréable de son assiduité au stage hospitalier et aux cours de l'école. C'était mieux encore. Sa passion pour l'étude des sciences naturelles, particulièrement de la botanique et de l'entomologie, devint un *palladium* contre tant d'autres passions qui assiègent ordinairement les jeunes gens de son âge. Il lui consacrait tous les loisirs que lui laissait l'étude de la médecine ; ce goût le préserva encore d'autres écueils : il ne connut jamais « la lèpre de l'oisiveté et de l'ennui »

Parmi les hôpitaux ou hospices où il eut à remplir les fonctions d'élève, assistant aux visites chaque matin et souvent le soir, Dufour cite : 1° *La Salpêtrière*, dans les salles du professeur de clinique médicale, M. Landré-Beauvais ; il y assistait aussi quelquefois à la visite du service des aliénés dirigé par le professeur Pinel ; 2o *la Charité*, l'hôpital où Boyer, le célèbre auteur du *Traité des maladies chirurgica es*, le chirurgien de l'Empereur, attirait la foule des étudiants ; 3o l'*Hospice de l'Ecole*, créé par Dubois ; 4o l'*Hôpital Saint-Louis* dont le chirurgien en chef était Richerand, l'élégant professeur de physiologie à l'Ecole de médecine.

Au moment où notre étudiant commença ses études médicales, le règne de Bichat jetait tout son éclat. Mais hélas ! « ce règne fut celui d'un météore lumineux ! » et Dufour ne tarda pas à assister, comme tant d'étudiants, aux obsèques (1) de cette célébrité médicale, qui descendit dans la tombe avant d'avoir atteint l'âge de trente et un ans (1802). « Bichat, dans cette courte apparition, avait fondé une école qui enthousiasmait, qui électrisait toute la jeunesse studieuse ; c'est là un des privilèges du véritable génie. Il était le Boerhaave de nos jours. Son livre *Sur la vie et la mort* avait produit une vive et profonde sensation ; ce fut le trait précurseur d'une lumière progressive. L'*Anatomie générale* de Bichat, son plus beau titre à la gloire, fut le premier jet de cette lumière. Cet ouvrage hors ligne fourmillait d'idées neuves et grandioses accueillies avec une surprenante avidité et devint la source de nombreuses réputations médicales », parmi lesquelles Dufour cite Broussais, Laënnec, Roux, Blaud, Bayle, Breschet, Marjolin, Dubuisson.

(1) Quarante-trois ans plus tard, Léon Dufour se trouvant à Paris, le 16 novembre 1845, jour où l'on fit la translation des restes de Bichat depuis le cimetière de Clamart jusqu'au Père-Lachaise, en passant par Notre-Dame, put assister également à cette funèbre et solennelle cérémonie.

Avec bien d'autres qualités du cœur, Dufour avait à un haut degré la gratitude du souvenir. Aussi n'oublie-t-il pas de nous donner la liste de ses plus intimes condisciples de Paris.

Ils s'appelaient : J. Dufau, de Mont-de-Marsan, son ami d'enfance ; Blaud, de Beaucaire, auteur d'un poème sur la médecine (l'*Art médical*), mort en 1859 à l'âge de quatre-vingt-huit ans; Rullier, d'Angoulème, devenu médecin à la Charité ; Breschet, qui fut plus tard professeur d'anatomie et chirurgien à l'Hôtel-Dieu ; Marjolin, destiné à illustrer la chaire de chirurgie de l'Ecole de Paris ; Roux, gendre de Boyer, qui parvint aussi au professorat et fut membre de l'Institut ; Pariset, le futur secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine ; Capuron (qui était de Larroque Saint-Sernin, dans le Gers), Capuron, qui se fit une réputation en médecine légale et surtout en obstétrique, le père Capuron, qui fut étudiant toute sa vie ; Payen, père du célèbre chimiste de ce nom ; Magendie, *grand cynicide* ; Beaulac, d'Aire, qui était mieux que le condisciple, qui était l'ami de Dufour et qui, devenu médecin militaire, eut les pieds gelés à la campagne de Moscou et mourut aveugle.

Mais ce n'était pas à ces seuls condisciples et amis qu'était réservée cette reconnaissance de la mémoire. Dufour l'étendait à tous ses maîtres, à toutes les célébrités de la science : « Je ne sais rien, disait-il dans sa vieillesse, de plus heureux pour un homme qui a vu plus de trois cents saisons et qui s'est adonné toute sa vie à la culture des sciences, que d'avoir la faculté de ressusciter dans ses souvenirs et d'inscrire dans son carnet intime les noms des savants qu'il a vus ou qu'il a connus, ou avec lesquels il a entretenu des relations. »

Le jeune Dufour suivait régulièrement les séances de l'Académie des sciences, où il voyait, dans les cinq premières années du siècle actuel, les célébrités scientifiques de l'époque. Il était loin de penser qu'un jour il aurait l'insigne honneur d'y siéger.

Et les 56 savants qui faisaient alors partie de cette section de l'Institut, Dufour pouvait écrire cinquante ans après qu'il les avait tous connus, qu'il se rappelait leurs traits de manière à pouvoir en faire une monographie. Trois seulement survivaient alors (1856) : Humboldt, Biot et Duméril.

En 1805, le célèbre botaniste Adanson existait encore (il ne devait mourir que l'année suivante), et Dufour signale l'étonnement qu'il éprouva lorsqu'on le lui désigna sur un siège de l'Académie des sciences ; il le croyait mort, en même temps que Linné, tant ses *familles naturelles* des plantes et ses idées originales en

botanique lui semblaient surannées. « Confus de cette ignorance chronologique à l'aspect d'un tout petit vieillard, qui devait approcher de quatre-vingts ans, maigre, chétif, ridé, à cheveux gris assez longs et rares, à l'œil vif et spirituel », il se rappelait, par contraste « l'*Adansonia baobab*, l'arbre le plus colossal, le plus pérenne du globe, puisque, d'après le nombre de ses couches ligneuses, on lui supposait une longévité de six mille ans ».

Dès la première année de son séjour à Paris, Léon Dufour se lia « d'une amitié qui devint intime avec le législateur de l'entomologie, l'illustre Latreille », dont il fut le disciple chéri. Pendant plus de trente ans, ils conservèrent des relations de science que n'obscurcit jamais le moindre nuage. A Paris, comme dans le Midi de la France, et pendant son séjour septennal en Espagne, quand Dufour découvrait un insecte ou nouveau ou rare, il mettait son bonheur à l'effrir à Latreille ; « mon amitié pour lui et mon culte pour la science, dit-il, l'emportaient sur ce qu'a de séduisant pour l'amour-propre la possession d'un objet dont on apprécie toute la valeur ; je ne balançais jamais dans ce sacrifice, et jamais non plus il n'oublia, dans ses publications, d'indiquer la source où il avait puisé : c'est ainsi que l'amitié s'acquittait de part et d'autre. »

L'ami de Mme Roland, Bosc-Dantic, auteur de plusieurs travaux de botanique et d'entomologie, qui l'avaient conduit à l'Institut, favorisait également le penchant de Dufour pour l'histoire naturelle par le don généreux d'un grand nombre d'insectes et de plantes.

Avec quel bonheur notre héros rappelle ces relations, si passagères qu'elles aient été, avec les sommités d'alors en histoire naturelle ! Quand le naturaliste danois, Fabricius, vient à Paris (en 1804 et en 1805), Dufour est heureux de mentionner qu'il l'a rencontré chez Latreille et chez Bosc. Il n'a entrevu que deux fois, à l'Institut, le savant entomologiste Savigny, presque aveugle, et, avec cette facilité de souvenir qui est la caractéristique des esprits supérieurs, Dufour rappelle ses traits et consigne en quelques lignes un jugement consciencieux sur l'œuvre méritoire de celui qu'il nomme le Bichat de l'entomologie. Deux fois il visita Lamarck et lui apporta des plantes des Landes. Constant Duméril, le grand Cuvier (l'Aristote de nos jours, suivant l'expression de Dufour), Claude Richard, le professeur de botanique de l'Ecole de Médecine, qui avait voyagé en Amérique et était un dessinateur

et un infatigable travailleur (1), l'honorèrent aussi de leur bienveillance.

Anselme Dumarest, qui devait être plus tard professeur de zoologie à l'Ecole d'Alfort, étant de son âge, fut le camarade habituel des excursions entomologiques de Dufour, son ami de science et de cœur. Il voyait aussi fréquemment de Candolle, qui utilisa son herbier pour les plantes du sud-ouest de la France (2).

Les botaniste Labillardière, qui avait fait partie de l'expédition entreprise par d'Entrecasteaux à la recherche de Lapérouse; Dupetit-Thouars, qui arrivait d'un voyage scientifique en Océanie; Bory de Saint-Vincent, qui confia à Dufour la publication de ses manuscrits en partant comme militaire pour le camp de Boulogne, puis pour l'Allemagne; le cryptogamiste Persoon; le directeur du jardin de la Malmaison, Ventenat, tels sont les autres naturalistes avec lesquels notre étudiant entretint des relations.

Ce dernier, Ventenat, l'ayant présenté à Joséphine, tenta même des démarches pour faire charger Dufour d'une mission scientifique aux Indes. Ces démarches n'aboutirent pas.

Dufour se trouvait à une séance de l'Institut, en 1805, lorsque le célèbre Humboldt, au retour de son grand voyage scientifique en Amérique, lut son premier mémoire académique sur la domestication des animaux. On l'écoutait avec un silence religieux. C'était alors un homme de quarante ans, physionomie distinguée et expressive, « parlant parfaitement le français, quoique Prussien ».

Dans ses recherches botaniques aux environs de Paris, Dufour s'était adonné d'une manière spéciale à l'étude des *lichens;* sa collection dans ce genre le disputait, par le nombre des espèces et l'authenticité des dénominations, à celles de tous les botanistes de la capitale. Aussi de Candolle le pria-t-il de la lui confier pour traiter ce genre difficile dans la *Flore française*. Elle acquit surtout une grande valeur scientifique à la suite de nombreux échanges faits avec le célèbre Acharius, de Waldstena, en Suède.

---

(1) Son fils, Achille Richard, devait lui succéder dans la chaire d'histoire naturelle de la Faculté de Paris.

(2) En 1807, de Candolle alla à Saint-Sever faire une visite à Dufour en se rendant aux Pyrénées; il manifesta sa surprise lorsqu'on lui servit des ortolans au dîner; l'illustre botaniste « avait toujours cru, jusqu'alors, que l'ortolan était un oiseau fabuleux comme le phénix. »

Ce professeur était pour les lichens ce que Fabricius était pour les insectes (1).

Indépendamment de ces savants spéciaux, médecins et naturalistes, Dufour avait pu voir à Paris d'autres personnages célèbres qui frappèrent sa jeune imagination. Il vit deux fois, aux séances de l'Institut, le grand Napoléon ; il y vit plusieurs fois Carnot, Bernardin de Saint-Pierre, etc. Tous les dimanches, il dînait chez un ami de sa famille, ancien membre du Directoire, alors sénateur, Roger Ducos, de Dax.

Dufour assista aux fêtes du couronnement et du sacre de l'empereur.

Mais il n'en continuait pas moins ses études médicales.Quelques mois avant la soutenance de sa thèse, il fut présenté et admis comme membre de la Société d'instruction médicale organisée par le professeur de clinique Le Roux. Ce fut le 14 mars 1806 qu'il subit, à l'Ecole de Médecine, sa dernière épreuve. Pour la composition de sa thèse, il préféra s'en tenir à des propositions générales, que de prendre un sujet circonscrit ou monographique, « car, dans ce dernier cas, nous dit Dufour, le récipiendaire est préparé à la solution de toutes les questions, tandis que, dans le premier, les examinateurs ont une grande latitude pour les interrogations ». Les membres du jury étaient Boyer, Lallemand, Bourdier, Chaussier ; les deux premiers complimentèrent le récipiendaire.

Après plus de six années d'un séjour non interrompu à Paris et d'études diverses poursuivies avec persévérance, Dufour songea donc à regagner sa ville natale, pour y exercer la médecine sous l'égide de son père.

---

(1) La correspondance de Dufour avec ce lichénographe s'est continuée pendant dix ou douze ans, jusqu'à la mort de ce dernier. Dufour lui communiqua, soit de Paris, soit de France ou d'Espagne, plus de quatre cents espèces. M. Wahlberg, secrétaire de l'Académie royale des sciences de Stockholm, a raconté, à l'occasion de la mort d'Acharius, l'anecdote suivante :

« Acharius, qui était jeune encore et passionné pour la botanique, éprouva une excessive émotion en recevant de Dufour un envoi considérable de plantes d'Espagne, qu'il en tomba malade, et que, peu de temps après, il mourut. »

III. Retour a Saint-Sever par Lyon, la Provence et le Languedoc. — Campagne d'Espagne.

En quittant Paris, le nouveau docteur ne revint pas directement à Saint-Sever. Dans le double but de faire connaissance avec l'Ecole de Montpellier, et d'explorer au point de vue de l'histoire naturelle le Midi oriental de la France, il prit, comme on dit vulgairement, le chemin de l'école; son voyage de retour devint une pérégrination fantaisiste et, au goût de Dufour, délicieuse. Cette pérégrination ne dura pas moins de quatre mois.

Parti de Paris le 25 mars 1806, dans ces lourdes diligences qui avaient le monopole du transport des voyageurs sur les grandes lignes, Dufour se dirigea à travers la Bourgogne sur Lyon, où il séjourna trois jours et dont il visita en détails les monuments, les établissements hospitaliers et les naturalistes (en particulier Gilibert, le professeur de botanique et le traducteur, en même temps que l'éditeur, du *Système de la nature* de Linné). Dès le lendemain de son arrivée, il rechercha, mais en vain, une famille Dufour, une famille de parents, dont un membre médecin avait accueilli en 1765 le père de Léon, lorsqu'il se rendait de Montpellier à Paris pour terminer ses études médicales. Ces parents, lors de la Révolution, avaient émigré en Suisse, et il est possible, ajoute Léon Dufour « que le général Dufour qui s'est acquis de la célébrité dans les troubles du Sonderbund, en 1847, soit issu de notre famille ».

Le 5 avril, le jeune docteur monta en galiote pour descendre le Rhône jusqu'à Avignon. C'est à pied qu'il parcourut ensuite les quatre lieues qui séparent Avignon de Beaucaire, où il allait passer quelques jours chez son ami, le docteur Blaud, qui avait un frère pharmacien, César Blaud (celui qui a donné son nom à des pilules ferrugineuses). Là, il fit des explorations botaniques et entomologiques aux environs, et il ne repartit que le 12 avril pour se rendre à Montpellier, où son ami Dufau l'attendait. Ici le séjour fut plus long : il dura 36 jours, qui furent consacrés à suivre les cliniques et quelques cours publics. Les successeurs de Barthez ne parvinrent pas à satisfaire l'esprit de Dufour. Mais il fit des excursions et lia connaissance avec les botanistes Gouan et Broussonnet, avec l'anatomiste Dumas, avec le futur paléontologiste Marcel de Serres, avec le naturaliste Bouchet, avec le professeur de clinique Lafaberie, et aussi avec Grateloup, encore étudiant, qui était destiné à devenir un paléontologiste des plus distingués.

Croirait-on qu'en quittant Montpellier, nos deux jeunes docteurs, Dufour et Dufau, au lieu de se diriger vers la Gascogne, prirent la direction de la Provence? On repasse donc par Beaucaire et l'on y reste quinze jours, chez l'ami Blaud, qui leur fait visiter le pont du Gard. Le 26 mai, les deux voyageurs sont à Avignon. Ils le quittent le lendemain matin pour se diriger vers la fontaine de Vaucluse qu'ils admirent et dont ils explorent en détail les environs.

Ce ne fut que le 3 juin que, rentrés à Tarascon, ils prirent la diligence pour Marseille, en passant par Aix. Durant ce trajet, on fait encore des récoltes botaniques et l'on recueille des échantillons d'insectes. Le 15 juin, on quitte Marseille pour se rendre à Toulon. On visite la grotte de la Sainte-Baume, on traverse Ollioules, on fait une tournée dans la ville et dans le port de Toulon avant d'aller aux îles d'Hyères. Léon Dufour explora l'île de Porquerolles, l'île de Rotono et la plage de Montredon, où il fut pris pour un espion anglais s'occupant à prendre des plans, tandis qu'il ne prenait que des plantes.

Enfin, le 29 juin, on repart pour Beaucaire en passant par Salon, la Crau et Arles. Le 7 juillet, c'est Nîmes qu'on visite avant de revenir à Montpellier, d'où nos deux promeneurs filèrent sur Auch en passant par Pézénas, Béziers, Castelnaudary, Toulouse, pour arriver vers la fin de juillet à Saint-Sever.

Léon Dufour avait recueilli dans son voyage 326 insectes et 394 plantes.

Dès sa rentrée dans ses pénates, notre nouveau médecin s'empressa d'organiser sa pratique médicale sous les auspices et d'après les conseils de son père; mais il ne manqua pas de donner aux sciences naturelles les loisirs que lui laissait l'exercice de la médecine. Et les moments de loisir abondèrent si bien qu'au commencement de 1808, sur les instances de son ami, le docteur Bardol, médecin principal, qui entrait en Espagne sous les ordres du maréchal Moncey, Dufour accepta avec plaisir l'emploi de médecin ordinaire au quartier général du corps d'armée.

Son intention fut d'abord de ne s'absenter que pour un an, mais une série de circonstances imprévues et inhérentes à la guerre, la tendance alors générale des esprits vers l'état militaire, l'habitude qu'il contracta « d'observer et d'écrire malgré le bruit et l'instabilité des armes, l'amitié de quelques personnes haut placées » qui favorisèrent ses recherches, les succès constants de l'armée dans laquelle il servait, et aussi une sorte d'indépendance, enchaînèrent de plus

en plus Dufour dans cette carrière tumultueuse qu'il suivit pendant près de sept ans.

Dans la prévision que sa collection d'insectes, fruit de constantes recherches pendant plusieurs années, serait inévitablement condamnée à se détériorer et à se perdre durant une absence dont il était difficile de calculer la durée, il proposa à son correspondant Jockisch (de Nuremberg) l'échange de cette collection contre des livres d'entomologie. Le naturaliste allemand accepta l'offre, et c'est alors que la bibliothèque de Dufour s'enrichit du bel ouvrage : *Les Fascicules de Panzer*, et des principaux livres descriptifs de Fabricius, de Duffschmith, etc.

Voici Dufour devenu médecin militaire, et ces nouvelles fonctions il les remplit avec tout le zèle, tout le cœur, toute la rectitude d'esprit, toute la conscience de l'honnête homme et du vrai patriote. On peut en juger par la lecture de son Journal de campagne, qu'il rédigea jour par jour (1), et avec assez de détails pour que le général en chef de l'armée d'Aragon, Suchet, duc d'Albuféra, le lui ait fait demander et l'ait mis à contribution quand il songea à publier ses propres *Mémoires*.

Nous n'accompagnerons pas Dufour dans ses marches et contremarches à la suite de l'armée. Contentons-nous d'indiquer les grandes lignes de son itinéraire.

Parti de Saint-Sever le 22 mars 1808, il se rendit à Madrid en passant par Irun, les provinces basques et la Vieille-Castille, faisant les deux tiers de la route à pied. Il séjourna à Madrid du 12 avril au 31 juillet. Durant le trajet et pendant ces trois mois et demi de séjour dans la capitale de l'Espagne, Dufour avait fait des récoltes botaniques et réuni un grand nombre d'échantillons entomologiques. Obligé de repartir brusquement, il réduisit ses effets à une simple valise, et, de concert avec ses hôtes, il cacha le reste et ses collections dans le galetas de leur maison ; ils lui promirent, si les temps devenaient meilleurs, de les lui expédier. Ils tinrent parole, car ses trésors de naturaliste lui parvinrent six mois après à Tudela de Navarre : « Honneur et gratitude, ajoute Dufour, à la foi castillane qui était bien méritoire, car il y avait peine de mort contre les recéleurs d'objets français ! » On rebroussait chemin par une retraite précipitée vers Logrono sur l'Ebre, aux confins de

(1) Dufour ne quitta qu'une seule fois l'armée pendant une quinzaine de jours pour aller revoir son père ; et si on ajoute une maladie de plus de deux mois qui faillit l'emporter, on connaîtra la cause justificative des deux lacunes que présente son journal.

la Navarre. C'est là que Dufour retrouva le quartier général le 29 août. Durant cette retraite, notre héros passa souvent les nuits à la belle étoile, au milieu des gerbes entassées dans les champs, logeant des bouts de plantes dans un *portefeuille pectoral*, piquant des insectes au fond de son chapeau qu'il avait doublé dans ce but d'une rondelle de liège, tandis que son crayon toujours actif inscrivait sur un carnet ses impressions à chaque gîte d'étape. Et cette retraite s'effectua cependant au milieu des plus grands dangers. Les traînards,les soldats isolés,étaient massacrés sans merci.

Après un séjour de plus de deux mois en Navarre, Dufour rejoint le gros de l'armée qui assiégeait Saragosse. Le 11 décembre, Dufour interrompt son journal. Tombé malade à Tudela d'une fièvre ataxo-adynamique grave, il ne fut rétabli qu'au commencement de mars 1809. Dufour resta dix-neuf mois dans cette ville de Tudela, soignant les blessés ou malades évacués de Saragosse et d'ailleurs. Il y avait acquis aux yeux des habitants le titre de citoyen, à telles enseignes qu'on parlait de l'y marier « avec une jeune, riche et jolie demoiselle aux yeux noirs », quand il fut obligé d'aller reprendre son poste au quartier général de l'armée d'Aragon.

Le 8 juillet, il quitte Saragosse pour se diriger sur Tortose qu'on allait assiéger et que l'on prit d'assaut, un peu par surprise. le 2 janvier 1811. Le 14 janvier, Dufour revient vers Saragosse, d'où il repart le 23 avril, suivant l'armée qui va assiéger Tarragone. Cette ville fut prise le 28 juin. On y entra sur des milliers de cadavres dont la putréfaction constituait un véritable danger. Dufour fut chargé d'aviser aux moyens de les faire disparaître le plus promptement possible : « La nature du sol. où le rocher était très superficiel, rendait l'inhumation impraticable ; la submersion à la mer était une ressource précaire, les flots pouvant rejeter les cadavres sur la côte ; évidemment, la combustion était le seul moyen expéditif et efficace. » Dufour ordonna donc la construction de plusieurs bûchers considérables, soit hors des murs, soit sur les places de la ville. La base de ces pyramides était composée de madriers, de poutres et de gros bois secs qu'on trouvait facilement dans les maisons ou qui avaient servi aux blindages. Cette couche inférieure était recouverte de sarments, de fascines et de menu bois. Au-dessus de ces matériaux, très combustibles, on déposait une couche de cadavres, avec la précaution de ne pas les juxtaposer trop immédiatement. Une nouvelle couche de fascines était garnie d'une autre couche de cadavres, et ainsi de suite, de manière à former des bûchers pouvant détruire trois ou quatre cents

morts. On avait eu aussi la précaution de disséminer des cartouches dans toute la masse ; la combustion fut très complète, la base de chaque bûcher constituant un brasier très ardent et suffisamment durable ; le nombre des cadavres brûlés dépassa quatre mille. Voilà donc un précédent des plus sérieux aux services que la crémation peut rendre en temps de guerre.

Le 8 août 1811, Dufour obtint un congé pour aller revoir sa famille, il traversa l'Aragon, arriva à Pau le 14, et le 17 il était à Saint-Sever, où il ne passa que dix jours.

Le 23 septembre, lorsque Dufour arriva à Saragosse, le quartier général était parti pour Valence dont on avait décidé de faire le siège ; il le rejoignit vers le milieu d'octobre, avant Murviedro.

Valence capitula le 9 janvier 1812. Dufour réussit à sauver la liberté et peut-être même la vie au professeur de botanique, Vincent Lorente, âgé de 60 ans, qui s'était mis à la tête des étudiants armés. Oh ! les vertus des plantes[1]...

Le 14 juillet, Dufour part pour Méquinenza, dans l'Aragon, afin d'y constater une épidémie (fièvre d'hôpital), qui se trouva guérie à son arrivée. Le 22 juillet, il rentrait à Valence, d'où le mouvement de recul devait commencer l'année d'après. Le 4 juillet 1813, les hôpitaux furent évacués sur Murviedro ; puis on gagne Tortose, Tarragone, Barcelone, où l'on reste du 27 août 1813 au 9 janvier 1814.

Le 28 février, Dufour, ayant appris la mort de son père, obtint un congé sous la forme d'une mission auprès du corps médical de l'armée du général Soult. Il arrive à Toulouse, après le combat d'Orthez, et est obligé de rebrousser chemin pour rejoindre son quartier général, alors à Perpignan, d'où il le suivit à Narbonne. C'est là que l'abdication de l'Empereur fut annoncée à l'armée.

Dufour arrive jusqu'à Montpellier, où il revoit les botanistes Gouan et de Candolle, puis revient sur Carcassonne et Toulouse, d'où il devait gagner Saint-Sever.

Durant cette période agitée de la vie militaire, durant ce septennat, Dufour, est-il besoin de le dire, reste l'homme du devoir. Le soin des blessés, les services d'hôpital, l'occupent avant tout. C'est le philanthrope, le médecin par excellence. Mais l'observateur ne disparaît jamais derrière le médecin. Il voit tout, note tout, même en dehors de sa besogne ordinaire (qu'il s'agisse d'agriculture, d'hygiène des habitations, de combats de taureaux, etc). Et durant les marches, durant les heures de loisirs que peuvent lui laisser les vicissitudes et les intervalles des batailles, Dufour sait

employer son temps à satisfaire sa passion jamais éteinte de naturaliste.

Cette passion lui fait maintes fois oublier toutes les mesures de prudence destinées à sauvegarder sa sécurité personnelle. En somme, le butin de guerre de Dufour durant sa « campagne presque septennale ne consista ni en caissons de quadruples, ni en lingots d'argent, ni en pierres précieuses, ni en tableaux de prix ». Il récolta « tout simplement des paquets de plantes et des boites d'insectes, dépouilles qui ne coûtèrent à personne ni une plainte ni une larme ».

Cette partie de son Mémorial, de beaucoup la plus longue, qu'il a consacrée à la relation de sa campagne médico-militaire, Dufour n'a eu garde de la clore sans donner ce qu'il appelle si gracieusement une *caresse de plume* aux notabilités scientifiques et militaires que les déplacements et les hasards de la guerre lui ont fait rencontrer. Et ces notabilités sont nombreuses ! Nous citerons les maréchaux Moncey, Suchet, Valée, Bugeaud, alors simple lieutenant; des généraux en nombre bien plus considérable, depuis son compatriote Lamarque jusqu'à Haxo, Harispe, Casale, Musnier, etc.; le grand chirurgien Larrey; les botanistes Mariano Lagasca, Pablo Lallave, José Rodriguès, l'entomologiste Pedro Noboa, etc.

Dufour se sépara enfin le 21 juin, mais les larmes aux yeux, de ses confrères de la médecine militaire qui voulaient le retenir. Il préférait rentrer dans ses pénates et « vivre sans ambition » avec ses chères collections et la clientèle que lui avait léguée son père.

IV. — Années de pratique médicale

Pour Léon Dufour va dès lors commencer une vie toute nouvelle en quelque sorte : Après une période d'agitation, une vie tranquille, vie d'études suivies et cependant bien variées. La pratique de la médecine ne va pas, en effet, l'absorber à ce point qu'il ne puisse trouver le temps de continuer ses recherches d'histoire naturelle. En 1830, lorsqu'il présenta son travail d'observations anatomiques et physiologiques sur les insectes hémiptères, Cuvier s'étonnait que l'auteur eut pu concilier de si difficultueuses dissections avec l'exercice de la médecine. Léon Dufour lui expliqua ce fait « en lui faisant remarquer que, dans une petite ville de province, on était bien plus maître de son temps qu'à Paris et qu'on en avait davantage; on pouvait s'y procurer plus aisément, plus

promptement surtout, les sujets pour de semblables anatomies ».

C'est d'ailleurs le propre des esprits vraiment observateurs, par conséquent nés pour l'étude des sciences naturelles, de savoir organiser leur vie de manière à pouvoir sans fatigue au moins apparente, produire des travaux sur les sujets les plus divers. Est-ce dû à une qualité classificatrice toujours en éveil? Cela est probable. Quoiqu'il en soit, à peine rentré dans ses foyers, Dufour en bon naturaliste s'occupe de mettre ordre aux collections considérables qu'il avait rapportées d'Espagne. Il range les plantes dans son herbier; mais il en communique les duplicata à ses correspondants : Acharius, en Suède; Romer et Schultes, en Allemagne; de Candolle, à Genève; Nestler et Mougeot, en Alsace; Bouchet, à Montpellier; P. de Lapeyrouse, à Toulouse; Jussieu, Desfontaines, Bosc, Loiseleur-Deslongchamps, à Paris. La collection d'insectes, qui était très riche, était d'une conservation difficile au début d'une installation médicale; le culte pour la science l'emporta sur l'attrait de la possession : Dufour ne balança pas à « offrir ce trésor au prince des entomologistes, seul capable d'en doter la science », à son vénérable ami Latreille.

Il put se livrer alors presque exclusivement à l'exercice de sa profession, se familiarisant avec les principaux livres de sa bibliothèque, sans négliger de rédiger le journal quotidien de ses observations médicales à la ville et à la campagne. Ces notes de clinique urbaine et rurale forment plusieurs volumes compacts et continuent des cahiers analogues tenus par son père depuis 1787.

La réputation de ce prédécesseur vénéré, la jeunesse de Léon Dufour jointe à sa vigueur, à son activité et à sa bonne volonté, l'expérience qu'il avait déjà acquise par huit années de pratique civile et militaire, contribuèrent à établir avec quelque avantage sa position comme médecin en ville et dans les contrées environnantes, et à lui donner cette vogue qui manque rarement aux praticiens placés dans les mêmes conditions.

Dès son retour de l'armée, il fut chargé du service médical de l'hospice de Saint-Sever; au mois de juillet, la Société de médecine de Toulouse lui octroya le diplôme de membre correspondant, et en septembre de la même année 1814, sur la présentation du préfet du département, il fut nommé par le ministre de l'intérieur membre du jury médical, en remplacement de son père. Il a conservé jusqu'en 1856 ce titre qu'il fit transmettre à son fils aîné.

Dufour ne négligea d'ailleurs rien de ce qui peut éclairer le génie pathologique d'une région. Son livre renferme des pages on ne peut plus intéressantes sur la topographie médicale des pays

où il exerça, et s'entourant de documents historiques, il a cherché (p. 241-251) à déterminer les caractères différentiels de l'habitant de la Chalosse et de l'habitant des Landes proprement dites. Bien mieux, il indique les moyens d'assainir les landes : « Les bestiaux de la Chalosse participent aux avantages des conditions locales ; ils sont à ceux du paysan de la lande ce qu'est le paysan *vinéicole* au *pinicole* : les bœufs de labour y sont élevés, traités avec un soin, une prédilection qui vont jusqu'à une sorte de culte. Le paysan chalossais, surtout des environs de Saint-Sever, se croirait déshonoré s'il produisait en public une paire de bœufs dont la croupe ne serait point arrondie, les épaules puissamment musclées, la peau fine, unie, lustrée et d'une propreté recherchée dans toutes les régions du corps. Si l'on voulait essayer de modifier avantageusement la constitution physique du Lanusquet et la rapprocher par degrés du type chalossais, il conviendrait d'assainir l'air, l'eau et les aliments dans le pays de la lande, c'est-à-dire changer notablement la végétation annuelle du sol en rompant l'immense continuité des pignadars par de larges et profondes clairières dirigées en divers sens, remplacer par le chêne et le platane les pins qui avoisinent les habitations, creuser davantage le lit des ruisseaux, dessécher les fonds marécageux. Il faudrait que la culture du maïs fît reculer celle du panis et du millet, et que la plantation de la vigne pût conquérir de proche en proche ces terrains sableux, presque exclusivement envahis par la bruyère et l'ajonc. »

Dufour ne néglige pas davantage la statistique non plus que la météorologie de son pays. En 1830, la Société centrale d'agriculture de Paris insérait une notice de Dufour sur le froid de l'hiver de 1829-1830, comparé à celui des hivers de 1819-1820 et de 1788-1789, faisant ressortir particulièrement dans ce travail les effets du froid sur les corps organisés comme sur les objets de l'économie domestique. En outre, son mémorial renferme nombre de détails intéressant l'histoire météorologique du pays qu'il habitait.

Suivant Dufour, « le médecin, familiarisé avec l'observation des phénomènes de l'organisme humain, habitué à démêler au milieu des fonctions vitales un ordre dans le développement et la succession des symptômes, est aussi tout spécialement disposé à l'étude de ces grandes perturbations de notre planète. Il peut, sans sortir du cercle habituel de ses investigations, considérer ces troubles atmosphériques comme un état anormal, et, tranchons le mot, comme une maladie du globe. »

Dufour resta toujours l'esprit en éveil pour concourir à étendre

les bienfaits de la médecine. Que le choléra menace d'envahir les Landes, Dufour s'empresse d'aller étudier le fléau. « En 1832, dans le mois d'août, le choléra-morbus ayant éclaté à Bordeaux, je priai, nous dit-il, mes confrères de l'hôpital Saint-Louis de me prévenir aussitôt que le nombre des cas serait assez considérable pour devenir l'objet d'une étude. Le 30 août, je reçus l'avis de l'occasion favorable, et le lendemain je partis pour faire la connaissance personnelle du terrible fléau. Je ne voulais pas être pris au dépourvu s'il venait se manifester dans nos contrées. Je séjournai une semaine à Bordeaux, suivant chaque matin la visite des médecins chargés du service des cholériques ; je pus ainsi étudier les diverses phases de nombreux cas et assister à l'examen nécroscopique qui révèle si peu de lésions organiques ». L'épidémie n'envahit d'ailleurs ni les Landes, ni le Gers, pas plus en 1849 qu'en 1832.

Boheraave affirme que jamais il ne vit de malades au commencement de sa pratique sans écrire toutes les circonstances et les signes de la maladie dans l'ordre où ils se présentaient, et qu'il est incroyable combien il avait profité de cette conduite. « Si vous en faites autant, disait-il à ses élèves, vous n'aurez pas plutôt connu quatre ou cinq maladies de la même classe, que vous les reconnaîtrez aisément le reste de votre vie ».

Dufour s'appropria avec succès cette ligne de conduite et n'eut qu'à s'en louer.

Dans sa pratique médicale, il s'inspira constamment *des grands et immortels principes* de l'Ecole Hippocratique : Reproduisons ici quelques-uns des adages qu'il inscrivait volontiers à la première page des journaux de sa clientèle urbaine et rurale : à Hippocrate il emprunte ce précepte : « *Bonum aliquando medicamentum est nullum adhibere medieamentum.* » Bacon lui fournit, dans le même ordre d'idées, l'assertion suivante : « *Medicamentorum varietas ignorantiæ filia est.* » Clerc vient à la rescousse par une quadruple citation recueillie dans son *Histoire naturelle de l'homme malade* :

1o L'alliage n'est jamais aussi parfait que le métal auquel on l'associe ; il en est de même de l'amalgame des remèdes ;

2o Trop de richesse corrompt les mœurs, trop de remèdes détruit le tempérament ;

3o Les médicaments simples que la nature nous donne excèdent beaucoup nos besoins et ont plus de vertu que lorsque l'art les altère ;

4o Pour l'homme de bien, la médecine est la plus cruelle des

professions ; le médecin qui en remplit tous les devoirs est le plus à plaindre des hommes.

On voit par ces divers apophthegmes, qu'il semble ériger en devises, que Léon Dufour ne devait pas abuser dans sa pratique des préparations pharmaceutiques. Voici encore un aphorisme qui n'est pas tendre pour les thérapeutes à outrance, et qui est signé Hildebrandt (*Typhus*) : « Pessimi medendi methodo non omnes trucidantur. » Bien plus, Dufour n'a pas craint d'emprunter à Selle cette boutade un peu cruelle pour les médecins de son temps, quelques sceptiques ajouteraient peut-être aussi pour la médecine de nos jours: «Qu'on diminue le nombre des médecins, et il y en aura de moins mauvais ; qu'on s'abstienne de l'usage trop fréquent des remèdes, et l'on aura moins besoin des médecins ; dans les deux cas le nombre des malades diminuera de même. »

Léon Dufour fut donc pendant cinquante ans un praticien dans toute la force du terme et des plus appelés. Eh bien ! à sa vie professionnelle si absorbante, il sut donner un complément scientifique. Ce fut d'ailleurs pour lui, sinon un repos, au moins une sorte de distraction, que de faire passer sous son scalpel et de décrire les insectes. Aussi, lorsqu'en 1864, il vint présenter comme dernier hommage à l'Académie des sciences l'*Anatomie des Lépidoptères*, pût-il dire que ce travail complétait ses études antérieures sur les neuf ordres d'insectes « qui constituent l'ensemble de la science entomologique ».

Dufour trouva cependant le temps de se marier. Ce fut en 1822, à l'âge de 42 ans. De ce mariage naquirent quatre enfants. En premier lieu, une fille qui se fit religieuse ; puis son fils Albert ; ensuite son fils Gustave et enfin, en 1830, une fille cadette.

La maison de Dufour à Saint-Sever devint facilement et resta toujours comme une étape pour les naturalistes qui se dirigeaient vers les Pyrénées. Que de noms et combien d'illustres ne pourrait on pas relever parmi ces visiteurs qui partageaient presque tous la passion de leur hôte pour les sciences naturelles ! Depuis les noms de Candolle et de Dufresnoy jusqu'à ceux de Milne-Edwards, de Saussure, de Brongniart, sans oublier Decaisne, Audouin, Constant Prévost, et parmi les non naturalistes Walkenaer, Ampère, Naudet, etc. Nous pourrions même citer parmi nos contemporains le nom du sénateur philanthrope, le docteur Théophile Roussel, alors qu'il étudiait la pellagre dans les Landes, et jusqu'à celui de M. de Freycinet, alors ingénieur, aujourd'hui ministre de la guerre.

Les hommes ne venaient pas seuls visiter Léon Dufour dans sa

retraite ; les honneurs lui arrivaient aussi. Une multitude de Sociétés médicales ou de Sociétés d'histoire naturelle de France et de l'étranger lui adressaient des diplômes de membre correspondant, titulaire ou honoraire. L'Académie des sciences, dès le 26 avril 1830, le nomma membre correspondant. Le 12 juillet 1831, il recevait le titre de chevalier de la Légion d'honneur ; 28 ans plus tard, il était promu officier. L'Académie de médecine lui conféra le titre d'Associé en 1857. Enfin la Société entomologique de France le nomma, le 20 janvier 1861, présidènt honoraire à la mort et en remplacement de Duméril. C'étaient là pour Dufour des dédommagements bien mérités à une vie toute de travail. Mais ces dédommagements sufisaient-ils à Dufour ? Nous ne le pensons pas. En tout cas, il recherchait volontiers dans des voyages une trêve à ses multiples occupations. Ces voyages eurent d'ailleurs toujours le même objectif que sa vie toute entière : La science; pour mobile, le même désir de la recherche de la vérité, et pour aliment la même passion, ce feu sacré de l'étude qui, chez Léon Dufour, ne devait s'éteindre qu'avec la vie.

V. — Excursions et voyages de Dufour.

La vie d'un praticien occupé et *couru* a besoin de quelques moments de détente. Les voyages ne sont-ils pas le correctif le plus efficace à ce continuel asservissement de l'esprit et du corps, asservissement auquel est soumis tout médecin consciencieux et pénétré de l'importance de sa mission humanitaire ? Il n'est pas d'heure qui lui appartienne complètement, et pour se soustraire à cette sorte d'obsession qu'engendre la notion de ses devoirs professionnels le médecin n'a qu'un moyen, la fuite au loin de sa maison.

Heureux sont-ils, relativement du moins, ceux qui savent organiser leur vie de manière à pouvoir de temps en temps s'écarter de leurs malades durant quelques semaines! Léon Dufour fut de ce nombre.

Nous avons déjà mentionné les voyages qu'il fit aux Pyrénées, pendant son adolescence, avant la fin du siècle, avant le départ pour Paris. Dufour exécuta huit autres excursions pyrénéennes depuis sa rentrée d'Espagne jusqu'à sa mort.

En 1819, il visita les Eaux-Bonnes, le pic de Gère, et, le premier des naturalistes, fit l'excursion du pic d'Ossau, regardé jusqu'alors comme inaccessible. Trois jours après, il exécutait, *semper*

indefessus, l'escalade du pic Amoulat, escorté d'un seul guide. Et jamais excursion « ne s'accompagna de plus graves dangers et d'une situation plus affreuse ».

En 1820, c'est vers les *Montagnes-Maudites* que Léon Dufour se dirige, en vertu d'une mission du ministère de l'intérieur, qui lui avait été confiée sur la demande du botaniste Mirbel (1). Il explora d'abord les environs de Bagnères de Luchon, fit la longue course du lac d'Oo, puis celle de la vallée du Lys, en doublant la montage de Superbagnères, du sommet de laquelle la vue embrasse le glacier de Nethou, le plus vaste des Pyrénées, le manteau du Port-d'Oo, le majestueux pic Cuayrat, colossale pyramide isolée, et la Bacanère, sommet culminant de l'immense groupe des monts de la contrée. Dufour brûlait du désir d'escalader le pic du Nethou, la cîme la plus haute de la chaîne (3,400 mètres, d'après les évaluations les plus récentes), qui jusqu'alors avait fait reculer et Ramond et les plus intrépides naturalistes.

Une coïncidence fortuite et des plus heureuses lui fit rencontrer à Luchon « le célèbre Reboul (de l'Institut) ancien ami de Ramond, géologue aussi aimable qu'instruit ». Ils formèrent ensemble le projet de reconnaître l'éminence si rebelle aux tentatives des explorateurs. Ils employèrent trois jours à parcourir les versants méridionaux ou espagnols. Mais, malgré d'incroyables efforts, ils ne purent atteindre le glacier, qui s'étend jusqu'au sommet du pic.

En 1824, c'est Cauterets que Dufour alla visiter. Il escalade le Monné, espérant y faire une bonne moisson botanique. Accompagné par un guide renommé, il marchait pendant treize heures pour monter par les pelouses de l'Est jusqu'à la roche du sommet et redescendre à Cauterets par la pente opposée, très rocailleuse. Il ne rapporta de cette excursion que de la fatigue et pas une plante digne de mention, et Dufour ajoute avec dépit : « C'est une ascension de simple touriste. »

Neuf ans plus tard, il se dirige vers le pic d'Anie, dont le sommet pointu se voit de Saint-Sever. Cette ascension était depuis longtemps projetée. Dufour partit de Lescun en compagnie de MM de Verneuil, géologue (de l'Institut); François Planté (d'Orthez), et le docteur Lubet (de Hagetmau).

Cette pérégrination dura six jours et fut très productive pour l'histoire naturelle.

En 1841, Dufour fit un court voyage aux Eaux-Bonnes, dans le

---

(1) On lui remit 500 francs pour les frais de cette excursion.

but de revoir son excellent et savant ami Audouin et sa femme. Il était loin de penser qu'avant la fin de cette même année, Audouin succomberait aux atteintes d'un ramollissement du cerveau. Dans une longue excursion qu'ils accomplirent ensemble, il ne fut cependant pas difficile à Dufour de constater que les facultés intellectuelles de son ami s'altéraient.

En 1843, notre infatigable ascensionniste exécute les excursions successives de Gavarnie, d'Héas et du pic du Midi de Bigorre. Et, en 1844, il renouvelait son ascension à ce dernier sommet, que Ramond avait escaladé plus de trente fois. Il était accompagné alors par MM. de Lugo (Philippe), botaniste ardent de Bagnères-Adour ; Deville (de Tarbes), et Laboulbène (d'Agen). Celui-ci, le futur professeur à l'Ecole de Médecine de Paris, n'était alors qu'un jeune bachelier qui devait se rendre l'année suivante, avec les fils de Dufour, à Paris, pour y étudier la médecine

Durant dix-sept ans, Dufour semble oublier ses chères Pyrénées. Mais un petit *revenez-y* le saisit dans sa vieillesse. En 1861, âgé de quatre-vingt-un ans, Léon Dufour allait à Perpignan chez son ami, le général Alfred Durrieu, de chez qui il partit pour faire l'ascension du Canigou.

Enfin, le 8 août 1863, le vieux, mais toujours ardent naturaliste entreprit sa dernière ascension au pic du Midi, ascension dont ses fils ont voulu consacrer la mémoire en faisant sceller, quatre ans plus tard, jour pour jour, le 8 août 1867, « sur un rocher schisteux, à 500 mètres de l'hôtellerie du Tourmalet, une plaque en marbre blanc de Saint-Béat, préparée dans l'atelier de la marbrerie Géruzez, à Bagnères-de-Bigorre », et portant l'inscription suivante :

LE DOCTEUR LÉON DUFOUR
NATURALISTE
A FAIT SA DERNIÈRE ASCENSION
AU PIC DU MIDI DE BIGORRE
LE 8 AOUT 1863
AGÉ DE 83 ANS

Ce rocher, que le général de Nansouty, l'un des promoteurs de l'Observatoire du pic du Midi, a fait nommer *Rocher Dufour*, a échappé jusqu'ici au terrible vent de l'avalanche, plus heureux que le monument commémoratif des ascensions de l'astronome Plantade.

Les hauteurs des Pyrénées n'attirèrent pas seules l'humeur aventureuse de Léon Dufour. En 1819, il allait visiter, en compa-

gnie du docteur Grateloup, alors médecin à Dax et plus tard à Bordeaux, les soufrières de Saint-Boës.

En 1824, ce fut l'exploration botanique du littoral océanique de la grande lande qu'il entreprit avec un jeune élève en pharmacie de Saint-Sever. Un domestique suivait, avec un cheval chargé de deux *comportes* renfermant les effets de voyage, et, plus tard, leurs conquêtes en histoire naturelle. On passa par Mont-de-Marsan, Uchac, Garcin, Sabres, Pissos, où l'on resta deux jours chez le docteur Gourgues. De là, on alla à La Teste. Après avoir séjourné quatre jours au chef-lieu de l'ancienne seigneurie des Captals de Buch, en explorant soigneusement la plage, les forêts, les îles, on alla, le 8 juin, de La Teste à Parentis ; le 9, à Mimizan ; le 10, à Tartas, et, le 11, on rentrait à Saint-Sever.

Vers la fin de mai 1827, Dufour fit, avec un des ses anciens professeurs, une excursion botanique aux côteaux des *Caubous ;* ils y récoltèrent l'*épipactis cordifolia,* que Dufour voyait vivante pour la première fois, et qui abondait dans une lande voisine de la crête du côteau. Non seulement on ne l'a jamais trouvée dans le département des Landes, mais elle n'est point citée dans la flore agenaise et paraît fort rarement dans les Pyrénées.

En 1832, il fut attiré à Bordeaux ; ainsi que nous l'avons déjà dit, il allait y voir de près le choléra.

L'année suivante au mois d'avril 1833, Dufour se rendit à Blaye, pour faire visite à son ancien camarade de l'armée d'Aragon, le général Bugeaud, qui venait d'être appelé auprès de la duchesse de Berry, alors captive au château de Blaye. Le docteur Pierre Ménière nous a donné le récit détaillé de cette captivité. Léon Dufour nous montre le rôle du général Bugeaud sous un jour un peu différent :

« On avait fait appel, nous dit-il, à son dévouement pour le roi, sans lui faire connaître d'abord la nature ou les motifs de sa mission. Dans la nuit qui suivit son acceptation, il avait reçu l'ordre motivé ; malgré la répugnance de son caractère chevaleresque, il tint parole et se rendit au poste désigné. »

Lorsque la duchesse fut autorisée à quitter la citadelle de Blaye, pour se rendre à Palerme, Bugeaud, qui avait ordre de l'accompagner, proposa à Dufour de faire avec lui ce voyage sur un bâtiment de l'Etat, avec le projet de rentrer en France par l'Italie ; mais sa position médicale, nous dit-il, ne lui permit point d'accepter cette séduisante expédition.

En 1852, Dufour fit d'abord une excursion à Loyola, près Saint-

Sébastien, puis un voyage à Marseille pour aller voir son fils Gustave, qui, atteint de fièvre grave, venait d'être évacué de Bône (Algérie) sur l'hôpital militaire de Marseille. Malgré ses soixante-douze hivers et la longueur du voyage, Dufour partit de Saint-Sever le jour même de la réception de la nouvelle au secours de son cher fils. Il resta trente-deux jours près de lui et revint par Montpellier, où il revit Lordat.

En 1854, Dufour exécuta un second voyage en Espagne. Il se rendit à Madrid avec son ami Edouard Perris, aux frais de l'Académie des sciences, qui, par une délibération officielle, lui avait confié la mission de continuer en Espagne ses recherches sur la zoologie et particulièrement sur l'entomologie (1).

Quatre ans plus tard, c'est jusqu'à Bade que Dufour arriva, à l'occasion du Congrès scientifique de Strasbourg. La section botanique était présidée par M. Fée, et Léon Dufour fut l'un des deux vice-présidents.

L'année d'après, en août 1859, la Société botanique de France se réunit en session extraordinaire à Bordeaux, Dufour fut désigné comme président du bureau spécial. Dans son discours d'inauguration de la première séance, il exhuma des «tiroirs de sa mémoire» quelques impressions botaniques publiées plus tard sous le titre : *De la valeur historique et sentimentale d'un herbier* (voir le *Bulletin de la Société botanique de France*, t. VI, 1860, p. 526). Ce fut dans la séance du 16 août que le secrétaire de la Société, M. de Schœnfeld, ayant communiqué à la réunion la nouvelle de la promotion de Dufour au grade d'officier de la Légion d'honneur, notre spirituel naturaliste termina son discours d'adieu à ses collègues en leur disant :

« J'étais depuis vingt-huit ans passés un crucifère tout simple ; à notre retour de l'excursion d'Arcachon, quelle fut ma stupeur de me trouver transformé, grâce à l'intervention de quelques membres de l'Institut et d'un ami haut placé, en *crucifère à fleur double* ou en *rosette orbiculaire!* Cet insigne me rappellera toujours son heureuse coïncidence avec la session bordelaise de la Société botanique de France. »

Enfin, en 1860, se place un voyage à Grenoble, où Dufour alla assister encore au Congrès de la même Société botanique de France.

---

(1) Voir sa relation imprimée, MADRID EN 1808 ET MADRID EN 1854, dans les *Actes de la Société Linnéenne de Bordeaux*, t. XXI, 2e livraison.

On a pu voir déjà combien Dufour se déplaçait facilement. Et cependant nous n'avons pas tout dit. Car, à l'exemple de Dufour lui-même, qui a mis dans un chapitre à part, le dernier de son livre, la relation de ses voyages à Paris, nous avons réservé pour la fin de cette longue liste de vagabondages, l'énumération de ses huit excursions parisiennes, de 1818 jusqu'à sa mort.

En 1818, il va revoir surtout ses anciens maîtres et ses amis d'étude.

En 1830, il y revient pour offrir à l'Institut ses *Recherches anatomiques sur les Hémiptères.*

En 1835, ce fut afin de présenter à l'Institut, pour le concours Montyon, *l'Anatomie des Orthoptères, Hyménoptères et Névroptères,* que Dufour entreprit son troisième voyage. Cuvier et Latreille étaient morts. Le général Bugeaud lui ménagea une entrevue avec Louis-Philippe, avec Thiers et avec Guizot.

En 1838, nouveau voyage à Paris pour arriver, moyennant des coupures et des suppressions de planches, à faire paraître le mémoire apporté trois ans avant ; car l'Académie des sciences, qui en avait promis l'impression, reculait devant les frais trop élevés de cette publication. Il assista au concours pour la chaire de chimie organique à l'Ecole de médecine ; les deux concurrents étaient Dumas (de l'Institut) et Bussy de l'Académie de médecine ; il eut aussi occasion de voir le héros du jour, le lieutenant-colonel de spahis, Yusuf, arrivé à Paris depuis quelques jours.

En 1842, son cinquième voyage à Paris avait pour but de présenter à l'Académie des sciences ses *Recherches anatomiques et physiologiques sur les Diptères.*

Trois ans et demi plus tard, au mois de novembre 1845, il y revint pour conduire ses deux fils et son jeune élève en entomologie, Alexandre Laboulbène, trois bacheliers de fraîche date, et les installer étudiants en médecine. Jusqu'à Orléans, on voyagea en diligence. Mais la fin du voyage se fit en chemin de fer, chose alors toute nouvelle.

Ce ne fut que treize ans plus tard, en 1858, que Dufour exécuta un septième voyage à Paris. Il venait présenter à l'Académie des sciences son travail sur *l'Anatomie et l'histoire naturelle des Galéodes.* Son fils Gustave, alors aide-major au 1er régiment de cuirassiers de la garde impériale, l'y attendait.

« Quelle transformation de mon Paris du commencement du siècle ! nous dit Dufour. La place du Carrousel achevée avec les quatre pavillons qui complètent aussi le Louvre, et un square dissimulant le défaut de parallélisme des deux grands palais ; la belle

tour Saint-Jacques avec son square, révélation d'un des monuments de la vieille capitale, etc. »

Enfin, en 1864, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, Dufour fit son dernier voyage à Paris. Il désirait présenter à l'Académie des sciences *l'Anatomie des Lépidoptères*. Il voulait aussi se retrouver au sein de la Société entomologique pour inaugurer le fauteuil présidentiel honoraire qui lui avait été décerné quatre ans avant, après la mort de son ami Duméril.

Comme avec un regain de jeunesse, guidé par son jeune ami Laboulbène, il va partout, durant ces trente jours : au bois de Boulogne, aux réunions scientifiques (Société entomologique, Société botanique, Académie de médecine, Académie des sciences). Il va même six fois au théâtre ; sans compter les excursions *extra-muros* (Jardin d'acclimatation, Saint-Germain-en-Laye, etc.). Enfin, le 14 juillet, « par un temps magnifique », Dufour quittait « avec plaisir le tumulte de la capitale » pour regagner ses paisibles pénates, dont il ne devait plus s'éloigner.

VI. — Mort de Léon Dufour. — Appréciation générale de son caractère.

Léon Dufour mourut à Saint-Sever, le 18 avril 1865, à l'âge de de quatre-vingt-cinq ans et une semaine.

« Peu de jours avant sa mort, qu'il pressentait, lisons-nous à la suite de son journal, avec toute la sérénité du philosophe et du chrétien, nous étions réunis à son chevet, ses deux fils et un confrère de la ville, il nous dit avec calme : « Je vais vous faire une « confidence. » Il prit successivement la main de chacun de nous et, après l'avoir placée sur sa région épigastrique, qui était le siège de battements très intenses, il ajouta ces simples mots, qu'il prononça comme un ordre : « *Vous savez ce que j'ai, ne m'en* « *parlez plus*. » Dans sa dernière semaine, il descendit plusieurs fois dans son jardin pour revoir les fleurs naissantes de son parterre, pour écouter le chant printanier des oiseaux et le bourdonnement des insectes butinant sur les fraîches corolles ; c'était son adieu à la nature. »

Il fut subitement enlevé par suite de la rupture de cette tumeur artérielle, de cet anévrysme, dont il n'avait pas fait plus tôt la confidence à ses fils, parce qu'il avait voulu revenir octogénaire au sommet du pic du Midi et aux rives de la Seine.

Ainsi se termina cette vie toute consacrée à l'étude de la science

et à la pratique de la médecine. Et ne peut-on pas, avec Lafontaine, dire de cette vieillesse qui s'achève honorée et heureuse au milieu de tout ce qu'on aime et à côté de ceux qui vous aiment :

Rien ne trouble sa fin. C'est le soir d'un beau jour?

Léon Dufour semble avoir possédé l'esprit d'observation inné. Peut-être le tenait-il de sa mère autant que de son père. Sa mère qui, à quatre-vingt-un ans, agonisante, disait au prêtre qui lui administrait l'Extrême-Onction : « Curé, vos saintes huiles sentent le rance ! » (Page 278.)

Sa sœur mourut aussi à un âge avancé, à quatre-vingts ans.

Bien que son père fut très calme et sa mère très-vive, le ménage n'en était pas moins très uni. Léon Dufour nous apparaît comme ayant su allier dans son caractère, au calme et à la patience de l'observateur, la vivacité du chercheur et la plus chaleureuse passion pour la science. C'est ainsi qu'on peut retrouver en lui à la fois l'influence paternelle et le cachet maternel.

Il avait aussi le sentiment du patriotisme développé à un haut degré. Il le poussait jusqu'à l'orgueil du clocher, ainsi qu'on peut le voir dans le passage du Mémorial consacré à l'histoire de Saint-Sever (p. 244).

Ce mémorial est un livre d'ailleurs bien précieux en raison des services qu'il pourra rendre non seulement aux naturalistes et aux médecins, mais même aux historiens.

Aussi en prévision d'une réimpression de ce volume, nous nous permettrons de signaler aux éditeurs quelques petites corrections à faire.

Ainsi, à la page 126, nous lisons que Logrono est située aux confins de la Navarre et du Guipuscoa; c'est aux confins de la Navarre, de l'Alava et de la Vieille-Castille qu'il faudrait dire. Le Guipuscoa est situé tout à fait aux confins de la France et ne s'étend pas au sud des monts Cantabres.

A la page 141, à propos d'un couvent de Trappistes situé près de Favara, en Aragon, Dufour dit que c'est le seul peut-être qui existe *en Europe*. C'est évidemment *en Espagne* qu'il a voulu dire.

A la page 160, il faut lire *Catalans* au lieu d'Aragonais; car Tarragone, si je ne m'abuse, est en Catalogne.

A la page 168, on devra écrire Teruel au lieu de Ternel.

Une erreur d'un autre genre est commise à la page 221. On y lit que l'Aragon, la Catalogne et le Royaume de Valence sont les

plus grandes provinces d'Espagne. Les Castillans auraient le droit de se plaindre, aussi bien ceux de la vieille Castille que ceux de la nouvelle, ainsi que les Andalous et même les habitants du royaume de Léon.

Mais n'est-ce pas abuser que d'insister sur ces vétilles ?

Ne vaut-il pas mieux indiquer aux médecins les pages dans lesquelles Léon Dufour apprécie les qualités thérapeutiques des diverses stations thermo-minérales des Pyrénées et en signale les contre-indications (1).

Qu'il parle de l'autopsie du général Lamarque et fasse ressortir la petitesse du cerveau du député libéral qui fut si populaire, ou qu'à propos de sa dernière visite au Bois de Boulogne il expose, au sujet du Jardin d'acclimatation, les raisons qui l'empêchent de croire à la réussite ou aux bienfaits de l'acclimatement des animaux exotiques, Dufour est toujours intéressant ! Mais jamais autant que lorsque sa passion de naturaliste est en jeu. Quelle vénération pour ceux de ses collègues qui sont animés de la même passion que lui ! Le docteur Pech, de Narbonne, il nous le dépeint en quelques mots : « *Médecin très instruit, aussi savant que modeste.* »

Du vieux Palasson (d'Ogenne), il nous dit : « C'est un *savant pur sang* ». Et dans les excursions, lorsqu'il s'agit de la découverte d'une plante jusqu'alors non cueillie vivante, c'est à ce moment que l'enthousiasme est à son comble ! En 1852, lorsqu'il se rendit à Marseille auprès de son fils malade, avec quel bonheur, dès que la convalescence s'établit, il revient à ses goûts de naturaliste. Mais laissons-le nous décrire lui-même son escapade : « Je fis avec M. Giraudy, qui avait été l'ami de l'entomologiste Solier, une excursion à Montredon. Dans ce boudoir de Flore, je cueillis pour la dernière fois, non sans émotion, plusieurs vieilles connaissances, entre autres une délicieuse bruyère, *Erica vagans,* en pleine floraison, qui me reporta par un souvenir électrique vers les sauvages roches de Moxente, aux confins méridionaux du royaume de Valence ; ce fut dans ce coin de l'Espagne qu'en 1812 je rencontrai pour la première fois cette belle et légitime espèce que les botanistes ont parfois confondue avec l'*Erica multiflora* si répandue dans le département des Landes ; l'étude comparative des anthères de ces deux types y fait découvrir un caractère distinctif des plus organiques. C'est là de la botanique sentimentale ou historique des choses et des personnes que les vrais ama-

(1) Voir les pages 255-262.

teurs de la science, ceux qui ont fait leur herbier de leurs propres mains, comprennent et apprécient. Il est telles plantes de mon herbier qui, cueillies sous le feu du canon, pendant un siège ou sur un champ de bataille, déroulent à mon souvenir et les lieux, et les événements, et les amis de ces temps déjà si loin de moi. »

Arrêtons-nous sur cette citation. Elle achève de dépeindre mieux que nous ne saurions le faire l'ardeur scientifique et les qualités intellectuelles de notre héros.

Notre tâche sera remplie, si, ne pouvant juger l'œuvre du naturaliste, nous avons du moins réussi non pas seulement à faire admirer, mais surtout à faire aimer ce modèle du savant utile et modeste.

Paris. — Imprimerie Ed. Rousset et Cie, 7, rue Rochechouart.